

## **Prémices d'une littérature**

### **Les premiers auteurs algériens francophones (1920-1940)**

Dans un texte publié dans le *Bulletin de l'Académie d'Alger* destiné aux enseignants, P. Bernard, alors Directeur de l'École normale de Bouzaréa, écrit, en 1908 : « L'Algérie est une colonie spéciale, une colonie de peuplement à vingt quatre heures de la métropole... Nous n'avons pas besoin de fortifier la langue arabe et surtout un « patois » comme l'arabe parlé. Le premier soin d'un peuple conquérant devrait être, à mon avis, de ruiner au plus vite la langue de ses nouveaux sujets (...) C'est le français qu'il faut aider, c'est le français qu'il faut répandre. Tout ce qui est donné à l'arabe – et je reconnais qu'on est obligé dans les circonstances présentes de faire quelque chose pour l'arabe – est perdu pour la France ».

Une telle argumentation d'une des chevilles ouvrières de la politique d'assimilation par l'école en dit long sur le projet colonial et explique en partie le nœud excessivement passionnel que représente encore aujourd'hui la situation des langues en Algérie. Il est utile, avant d'entrer dans les premiers textes littéraires écrits en français par des Algériens, de rappeler, même succinctement, le processus de francisation mis en œuvre par le pouvoir colonial. Le français est non seulement introduit par le colonisateur mais il est renforcé par la mise en place d'une colonie de peuplement. Aussi, la langue étrangère s'impose comme langue première dans la vie sociale mais aussi dans la vie administrative et juridique, dans la presse également et, assez rapidement, le bilinguisme français/arabe s'estompe pour disparaître pratiquement et ne réapparaître timidement qu'à la fin de la période coloniale quand le processus de décolonisation est entré dans sa phase finale. Il faut relire C-R. Ageron pour se rappeler les différentes phases de la politique coloniale algérienne sans lesquelles on ne cerne pas bien l'évolution de la littérature algérienne elle-même, francophone mais aussi arabophone.

Dans une première période, celle qui correspond à la phase militaire, il y a maintien de l'enseignement de l'arabe. Le programme affiché n'est pas entièrement sincère et relève plus d'un réalisme en face des faits que d'une conviction : c'est celui d'un certain bilinguisme dans des écoles et des collèges arabes-français. Sont créées aussi, sous le Second Empire, les trois médersas qui doivent « assurer un meilleur recrutement des fonctionnaires musulmans de la justice, du culte et de l'enseignement. »

Mais ce projet de double culture s'efface devant l'offensive de la République : en 1882, les lois scolaires de Jules Ferry sont étendues à la colonie par le décret du 13 février 1883 avec un effort particulier sur les villes et la Grande Kabylie. L'École Normale et les programmes s'adaptent à cette nouvelle politique. Une refonte des programmes en 1898 évince l'arabe au profit du français (en dehors des médersas bien entendu) et l'enseignement primaire en Algérie se rapproche de plus en plus de l'enseignement tel qu'il se donne en France. Cette politique républicaine appliquée à l'époque le démocratise quelque peu ; toutefois il faut tenir compte du pourcentage modeste des Algériens qui entrent à l'école primaire : en 1901 - cette date est à mettre en rapport avec l'âge

de nos écrivains-, 3,8 % des enfants algériens sont scolarisés alors que les enfants européens le sont à 84%.

L'histoire du français en Algérie est une histoire de contacts et de conflits. Elle est étroitement liée à celle de l'éviction progressive de l'arabe classique et à la minorisation constante des langues parlées, l'arabe dialectal et le berbère.

La première génération d'écrivains se manifeste d'abord par des essais ou différents textes de démonstration et d'argumentation, entièrement tournés vers le politique et le social. Les grands noms sont alors pour cette prose d'idées – outre Hamdan Khodja qui en 1833 publie à Paris un *Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger* – Ismaël Hamet, Hadj Cherif Cadi, Si M'Hamed Ben Rahal [qui aurait aussi écrit, en 1891, la première nouvelle en langue française, « La vengeance du Cheikh »], le Dr. Taïeb Morsly, Louis Khodja, Cherif Benhabilès, L'émir Khaled et enfin le jeune Ferhat Abbas.

Les romans qui prennent la suite de cette affirmation politique, diversifiée quant aux opinions des auteurs, sont essentiellement des romans à thèse. Ben Si Ahmed Bencherif (1879-1921), publie en 1920 chez Payot, le premier roman, *Ahmed Ben Mostapha, Goumier*. Le roman suivant est *Zohra, la femme du mineur* (Paris, éditions du monde moderne) d'Abdelkader Hadj Hamou (1891-1953), connu également pour d'autres publications dont l'ouvrage édité conjointement avec Robert Randau, *Les Compagnons du jardin*, sous le pseudonyme d'Abdelkader Fikri.

Après ces deux premiers essais romanesques viennent deux romanciers beaucoup plus intéressants : Chukri Khodja (1891-1967), pseudonyme d'Hassen Khodja Hamdan, dont le premier roman *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* (Paris, Radot, 1928) est en partie autobiographique et inaugure la longue série des itinéraires d'acculturation ; le second *El Eudj, captif des barbaresques* (Arras, 1929) fait le récit de l'assimilation impossible quels que soient les efforts qu'il déploie, de Bernard Ledieux, prisonnier des corsaires d'Alger, qui s'est converti à l'islam et devient un notable d'Alger. Un peu avant de mourir il abjure sa nouvelle religion et est sauvé de la vindicte des croyants grâce à son fils, muphti. La démonstration se faisait... à l'envers. Si cette assimilation était impossible, comment celle des Algériens en 1930, pouvait-elle l'être ?

Une autre personnalité attachante et talentueuse est celle de Mohammed Ould Cheikh (1905-1938), fils d'une grande famille maraboutique du Sud, qui écrit poèmes et nouvelles dans l'hebdomadaire oranais *El Hack*. En 1936, il édite aux éditions Plaza à Oran, le cinquième roman algérien de langue française mais le premier roman édité en Algérie, *Myriem dans les palmes*. L'action se passe dans la région algéro-marocaine du Tafilalet, encore insoumise ; le récit met en scène un couple mixte Khadidja et le Capitaine Debussy, en opposition à cause de l'éducation de leurs enfants, Myriem et Jean-Hafid. Ould Cheikh a aussi écrit une pièce en hommage à l'émir Khaled mort en 1936, *Khaled* (1937) que Bachetarzi trouva trop violente et qu'il traduisit en l'adoucissant, ce qui ne l'empêchera pas d'être censurée par les autorités coloniales.

S'il y a toujours « négociation » avec le discours dominant colonial chez ces auteurs algériens de la colonie, le ton est sensiblement différent dans les œuvres de deux exilés. Ali El Hammamy (1902-1949) est le fils d'une famille qui, refusant le joug colonial, a émigré en Egypte où elle s'installa alors qu'il avait vingt ans. Il est un militant de toutes les luttes anti-coloniales et c'est à Bagdad,

en 1941-1942, qu'il écrit son unique roman *Idris*, en français, édité au Caire en 1948. Ce long roman est pétri de références au mouvement nationaliste dans les pays arabes. Un autre exilé, cette fois, d'une famille kabyle chrétienne installée en Tunisie, est Jean Amrouche (1906-1962). C'est en 1934 qu'il publie ses deux recueils *Cendres* et *Etoile secrète* ; puis, en 1939 à Tunis, *Chants berbères de Kabylie*.

A la moitié du siècle, il faudrait aussi citer les noms et les romans d'Aïssa Zehar (début du siècle-1963), de Rabah Zenati (1877-1952) et Akli, son fils, de Djamila Debêche (1926 -) et de Taos Amrouche, sœur de Jean (1913-1976). Mais avec ces auteurs, on entre dans une autre séquence qui, entre 1945 et 1954, inaugure une nouvelle perspective dans le rapport à la société coloniale.

Dans les premiers romans ou récits cités, le français littéraire issu du français appris au cours d'une formation bilingue dans les médersas, se caractérise par une hypercorrection où la préciosité du style laisse souvent affleurer maladresses et formules ampoulées. Ces écrivains, fortement ancrés dans la langue arabe et la culture arabo-musulmane, ont des modèles esthétiques surtout réalistes, avec une légère teinte exotique, hérités de leur formation scolaire. Le souci dominant est d'ordre informatif plus qu'esthétique. Ils prennent la plume pour témoigner de leur existence et de celle de leur communauté, de leur différence qu'ils estompent en affichant un discours d'adhésion à la mission civilisatrice que la France se serait fixée en colonisant.

Ces prémices de la francophonie littéraire algérienne ne constituent pas un mouvement mais l'émergence d'individus, issus de familles de notables. On ne peut la comprendre sans la relier à ce qui se fait par ailleurs non seulement dans la prose d'idées que nous avons brièvement mentionnée mais aussi dans le domaine théâtral en arabe avec Mahieddine Bachetarzi, Rachid Ksentini et Allalou, dans le domaine de la poésie en langue berbère (dont le représentant le plus prestigieux est Si Mohand Ou M'hand, 1845-1905) ou en langue arabe, avec l'émir Abdelkader, Mohammed Benguittoun, Mohammed Belkheir. Il faudrait aussi l'intégrer dans un ensemble où émergent des personnalités météores et solitaires comme Isabelle Eberhardt.

C'est à partir de ce terreau fertile déjà, mais éclatée, hétérogène, que la littérature algérienne va se frayer des voies de réalisation dans le difficile contexte colonial de la restriction et de la minorisation des acquis antérieurs tant linguistiques que culturels.